

## LE COMMENCEMENT D'UN MONDE

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD<sup>1</sup>

Après, entre autres, *Le principe d'humanité, La tyrannie du plaisir, Le goût de l'avenir, La refondation du monde*, Jean-Claude Guillebaud nous offre là un ouvrage qui suscite la réflexion, qui amène le lecteur à prendre de la hauteur, de la distance avec les clichés habituels sur le monde en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle.

Dès les premières pages, le ton est donné, l'enjeu est situé : *La globalisation ne se résume pas à la simple ouverture de nos frontières, de nos commerces ou de nos curiosités. De façon plus essentielle, elle signifie une irruption du monde et de la « différence » au cœur de nos sociétés et de nos consciences. Le dedans et le dehors se confondent : le monde est déjà là. Tout entier. C'est désormais chez nous que s'enchevêtrent lesdites différences et les exotismes (gastronomiques, vestimentaires, musicaux, culturels) ; c'est à l'intérieur de nos frontières que se nouent les contradictions que nous affrontions jadis au-delà des mers : contradiction entre un « centre » dispensateur de modernité et une périphérie enchâssée dans la tradition ; contradiction entre une métropole promotrice des Lumières et des territoires exotiques, encore dans les ténèbres et les superstitions ; contradiction entre un pouvoir central colonisateur et sa périphérie. Voilà que le planisphère est redessiné. Fin des empires et des privilèges de l'homme blanc.*

*Le multiculturalisme, l'immigration, les brassages et métissages des cultures nous posent évidemment des problèmes nouveaux. Ils sont la transformation en problèmes domestiques du vieux face-à-face colonial de naguère. Le dehors est arrivé chez nous... Que nous le voulions ou non, nous serons pluriels et métis. Il nous reste à en tirer parti, sans démagogie et sans xénophobie.*

*Il va s'agir, en effet, de s'ouvrir à la différence sans renier pour autant ce que nous, Occidentaux, nous sommes et ce à quoi nous croyons encore... Il nous faut accepter de partager pour de bon, non plus seulement les richesses de la planète, mais la modernité elle-même. C'est un défi, assurément. Mais je ne crois pas – ou plus – qu'il s'agisse d'une mauvaise nouvelle.*

oooooooooooooooooooo

L'auteur, après beaucoup d'autres, va ensuite, pour déblayer le terrain, démonter pas à pas ce qu'il appelle *la fausse théorie du choc des civilisations*. Pour lui, *si la violence menace, ce n'est pas parce que les « différences » se renforcent mais, au contraire parce que la « ressemblance » progresse. Pour le dire autrement, la fragmentation apparente des civilisations humaines – et les chocs qui en résulteraient – dissimulent un processus rigoureusement inverse. Loin de s'éloigner les unes des autres, les prétendues « civilisations » humaines sont prises aujourd'hui dans la logique d'une irrésistible rencontre, d'un mélange, d'un métissage. Sous le clapot des « événements », au-delà des effervescences terroristes, une culture planétaire, une modernité métisse, sont en voie d'émergence. Ce mouvement obéit*

<sup>1</sup> Editions Du Seuil, Paris, 2008, 392 p, 22 €

*à un autre rythme que celui de l'émotivité médiatique. Il est gouverné par le temps long. Il n'est pas toujours immédiatement repérable, mais il est à la fois profond et puissant...*

*Toutes les cultures humaines sont engagées aujourd'hui dans un processus d'influences croisées, de contaminations réciproques, lesquelles obéissent au jeu symétrique de l'action et de la rétroaction.*

Loin du présumé « choc entre des civilisations » considérées comme immuables, figées dans le temps, il s'agit au contraire *de comprendre comment se construit sous nos yeux une modernité métisse, à laquelle toutes les sociétés humaines sont aujourd'hui conviées.*

La nouveauté de ce monde en commencement est bien là, dans le fait que toutes les sociétés humaines sont aujourd'hui conviées à la même table de la modernité, et non la seule Europe. Pendant quatre siècles, l'Occident a été hégémonique, à tel point qu'il *a fini par incarner la modernité elle-même. Il s'est confondu avec cet universalisme auquel, pensait-on, tous les peuples finiraient par se rallier. La liberté, la démocratie mais aussi la science, la technique, le développement et le progrès humain semblaient issus d'une même matrice européenne.*

*Durant ces quatre siècles, l'influence de la culture occidentale a été planétaire, massive et fondatrice. Toutes les civilisations, y compris les plus anciennes, en portent aujourd'hui les stigmates.*

Ce sur quoi l'auteur met le doigt, et c'est capital pour la suite de sa réflexion, c'est que cette occidentalisation des cultures mondiales, Chine, Japon, Inde, Mexique... s'est accompagnée de réactions hostiles, parfois violentes. *Quatre siècles ! Pendant toute la durée de la « séquence occidentale », la vigueur conquérante de la culture européenne – imposée ou admirée – a suscité nombre de réactions hostiles. Des sociétés entières, trop bousculées dans leurs fondements, se sont rebellées contre la modernité venue d'Europe, puis d'Amérique, et qui se présentait comme universelle. Ces refus se dressent contre l'imposition d'une culture importée. Ils récusent une entreprise « civilisatrice » et n'acceptent pas la vision européenne – puis américaine – du progrès humain et des avancées de l'Histoire.*

Toutefois, et cela aussi est important pour la suite, même si ces divers refus peuvent revêtir un aspect dévastateur et même meurtrier (que l'on songe au terrorisme et aux guerres du XX<sup>e</sup> siècle), ils finissent par se révéler transitoires. *Ils s'apparentent à des coups de frein, capables de ralentir, pour un temps, la propagation de la modernité, mais sans jamais en inverser le cours, ni même l'arrêter. Une fois passée l'effervescence réactive, un nouvel équilibre se reconstruit peu à peu, une hybridation culturelle se met en place. Elle est instable, mais elle prévaut.*

Qu'il s'agisse du Japon, de la Chine, de Singapour, de la Malaisie, de la Colombie ou du Mexique, que l'auteur analyse assez longuement... *on retrouve une même démarche en deux temps. Au rejet initial et à la réappropriation ombrageuse des traditions dévastées succède une période de transaction et de compromis. La modernité, au bout du compte, est acceptée « sous bénéfice d'inventaire » après avoir été reformulée et enrichie.*

oooooooooooooooooooo

*Mais, quelque chose est advenue vers la fin du 20<sup>ème</sup> siècle qui nous laisse sans voix. La modernité produite par l'Occident (et souvent trahie par lui) a cessé de « rayonner » sur le reste du monde, comme elle l'avait fait durant quatre siècles, en dépit des crimes et des massacres qui l'accompagnaient. Émancipation ? Civilisation ? Culture ? La seule lumière qu'émettent encore l'Europe et l'Amérique s'apparente trop souvent à l'enseigne d'un supermarché... C'est un peu court.*

Et pour Jean-Claude Guillebaud, nous sommes-là devant une évolution fondamentale, un changement qui bouleverse en profondeur l'ancien monde auquel nous étions habitués.

*Tout se passe, c'est vrai, comme si «la séquence occidentale» touchait à sa fin, du moins sous sa forme historiquement connue.*

Les raisons de cet effacement progressif de l'Occident sont nombreuses ; le fait que la science se soit déconnectée de la culture ; le fait que l'avance technologique de l'Occident est maintenant rattrapée par la concurrence venue du Sud ou de la périphérie ; le fait que l'Occident est passée d'une culture à une sous-culture... On peut discuter longuement sur chacun de ces éléments, mais une conclusion s'impose : tout ce passe comme si le Centre, qu'a été pendant quatre siècles l'Occident, ne l'était plus.

Alors, et c'est l'objet de la seconde partie de l'ouvrage, qu'est-ce que cela va entraîner ?

*L'étude de l'histoire des civilisations semble montrer qu'à tout effondrement correspond un surgissement. À tout silence imposé succède une prise de parole. La chose est en train d'advenir au sujet du prétendu choc qui opposerait la « civilisation » occidentale aux autres. Comme le « Centre » n'est plus vraiment central alors la périphérie prend le relais.*

Et c'est bien ce à quoi nous assistons aujourd'hui : à une nouvelle analyse critique de la marche du monde, reprise par des hommes et des femmes « qui incarnent une modernité de l' « entre-deux », c'est-à-dire mélangée, métis, radicalement nouvelle dans son expression. Cette reprise n'est pas neutre. Elle s'accompagne d'un réexamen décentré et bienvenu, d'une reformulation à nouveaux frais des questions historiques et culturelles. Elle concourt à une nouvelle interprétation créatrice des mémoires, des savoirs, des héritages européens et nord-américains. Au-delà des querelles immédiates engendrées par la nouvelle cohabitation des cultures et des confessions dans un pays, ce qui se joue concerne le contenu même de la modernité. Cette dernière est progressivement désarrimée de ses anciennes particularités occidentales, changée de l'intérieur, relue, enrichie et amendée.

oooooooooooooooooooo

Le processus de mondialisation dans laquelle nous sommes engagés modifie profondément la donne, en particulier sur deux plans ; une « fracturation de l'espace » et une « fracturation du temps » : nous habitons, depuis l'origine, un espace-temps commun à l'espèce humaine, mais que chaque peuple aménageait à sa façon. Les uns dans un consentement au monde présent et à la fatalité de l'éternel retour ; les autres dans une tension téléologique vers un avenir promis ou espéré. L'espace-temps vécu par les humains connaît aujourd'hui une manière de transmutation alchimique. Ni la texture du temps ni celle de l'espace ne sont plus celles d'hier. Pour désigner les catégories nouvelles, nous ne pouvons user, faute de mieux, que d'approximations linguistiques : réseau, fragments, arborescence, rhizomes, présence fractale et société atemporelle, immédiateté... Ces vocables parlent davantage à notre imagination qu'à notre entendement. Du cyberspace, qui est partout et nulle part, aux téléphones cellulaires en passant par l'audiovisuel numérique, les GPS et tous les modes de transmission satellitaire, nos sociétés sont entrées, plutôt aisément, dans un univers et un imaginaire mouvants, reconfigurés par la technique. L'espace n'est pas le seul à être fracturé. Le temps l'est aussi... Le temps fracturé se résume en une suite d' « d'immédiatetés ». Le monde n'est plus qu'un perpétuel empressement.

S'il est vrai que les différentes cultures humaines se caractérisent d'abord par le rapport spécifique que chacune d'entre elles entretient avec le lieu et le temps, les changements qui s'opèrent sous nos yeux, mais sans que nous n'en prenions encore vraiment conscience, sur ces notions de lieu, d'espace, de territoire, et de temps, entraînent un bouleversement considérable du monde, un « nouveau commencement ».

*Nous avons du mal à entrer plus avant dans l'intelligence de la fantastique mutation de la condition humaine qui se trame là. Elle correspond au passage d'une ère à une autre, passage dont la révolution néolithique, voici 12 000 ans, nous donne une idée inversée... Nous devinons confusément que*

*le réseau et l'arborescence remplacent le territoire, que l'ubiquité virtuelle tient lieu de présence physique, et que l'instantanéité déconstruit la temporalité elle-même. Aujourd'hui, l'espace-temps n'est pas effacé mais fracturé. Sous cette forme, que nous le voulions ou non, il est devenu autre... L'espace-temps fracturé est la nouvelle « maison de l'homme ».*

L'auteur passe ensuite en revue quelques conséquences, déjà sensibles, mais dont il est encore malaisé de percevoir toute l'ampleur. Ainsi, par exemple, jadis, le territoire constituait le point de rattachement d'un individu. *Il figurait son enracinement singulier dans le monde ; enracinement dont il pouvait, certes, s'émanciper mais qui – rêvé, regretté ou vécu – continuait d'être sa patrie d'origine. Aujourd'hui, on constate que les raisonnements en termes d'Etat-nation, de nationalité ou de « civilisation » ne sont plus congruents. Le territoire – l'espace, la frontière, la clôture spatiale – ne fait plus vraiment sens...*

Ceci n'est pas sans conséquence sur les communautés humaines concernées, qui sont parfois très loin d'accepter cette évolution. Il est facile de deviner que *l'on ferait injure à tous les expatriés, exilés et réfugiés de la Terre en présentant la condition diasporique comme principalement inventive, joyeuse, douce à vivre. La diaspora est aussi un lieu de mal-être, d'incertitude et de souffrance existentielle... Qu'elles viennent du Maghreb, de l'extrême Asie, de l'Afrique ou du sous-continent indien, les diasporas connaissent un malaise identitaire qui peut avoir des conséquences négatives, à savoir une surévaluation émotionnelle de l'identité d'origine, voire une adhésion au fondamentalisme identitaire.*

oooooooooooooooooooo

Cette mondialisation en cours touche aussi la religion ; le religieux se modifie.

*Nous ne sommes pas assez attentifs à ce qui se passe sur ce terrain. Il est vrai que les transformations multiformes du religieux nous sont masquées par les crispations réactives qu'elles suscitent en retour. La « rétroaction », par sa violence et sa bêtise meurtrière, nous cache l'action principale. Sur ce terrain aussi, la metanoia engendre des replis identitaires, des enfermements agressifs, des retours craintifs vers un passé révolu.*

Toutefois, plusieurs constats sont nécessaires.

*Le premier constat qui s'impose à nous est assez clair : il touche à l'intensification planétaire de ce qu'on pourrait appeler la « demande » religieuse. Ce n'est pas une opinion, c'est un fait. La religion redevient un « sujet d'avenir ». Le religieux revient et il se transforme.*

Le second, peut-être plus inattendu est énoncé ainsi par Jean-Claude Guillebaud :

*Dieu, aujourd'hui, n'aurait-il pas changé de camp ? La volonté dominatrice de l'Occident est toujours là, mais son « signe » s'est inversé. Le message qu'il présente comme une « bonne nouvelle » – au point de rendre obligatoire son acceptation – se résume à la rationalité scientifique, la technique et la sécularisation. Celle-ci fait l'objet d'une prédication insistante. On ne reproche plus aux anciens colonisés d'être « païens », mais au contraire, de se montrer trop naïvement attachés à la religion. Quand il dénonce la persistance, au Sud, d'un archaïsme confessionnel contraire au progrès, le « Centre » se pose en défenseur de la technoscience, et en propagandiste du paganisme contemporain. Le projet conquérant, en somme, est toujours là, mais il fonctionne à fronts renversés. Sans crier gare, Dieu a ainsi changé de camp. Les « païens » ou les « infidèles », ce sont désormais les Occidentaux. Ceux-ci revendiquent, avec une pointe d'agacement, leur athéisme de principe, censé prouver l'avance historique et la supériorité de leur culture... Le Centre aurait-il changé d'avis sur le divin ?*

De fait, tous les observateurs du religieux observent une « désoccidentalisation » du christianisme. *Déclinante en Europe, la dynamique chrétienne s'est transportée en Afrique, en Amérique latine ou en Asie. Le christianisme - qu'il soit protestant, catholique ou orthodoxe - n'est déjà plus la religion du «*

*Centre ». Loin s'en faut. La périphérie prend le relais. Les églises et les temples se remplissent au Vietnam, aux Philippines ou en Colombie, à mesure qu'ils se vident en Europe... Les subalternes, hier colonisés, ont repris le flambeau des mains de leurs conquérants d'hier.*

Comme par un jeu de miroirs, nous assistons dans le même temps à un autre phénomène à savoir l'occidentalisation du bouddhisme. Deux effets inversés de cette mondialisation du religieux, de cette « déterritorialisation » des religions.

On évoque parfois une « exception islamique. » L'auteur va examiner longuement cette idée. Lui aussi se mondialise, commence-t-il pas constater, et il est parcouru par des courants contradictoires qui vont des « nouveaux penseurs de l'Islam » que l'Occident abrite aux courants wahhabites ou jihadistes, parfois d'une extrême violence.

Comment comprendre l'islamisme radical ? Comment l'interpréter ? C'est là, à ce point de la réflexion, que les développements faits par l'auteur dans les chapitres précédents prennent toute leur importance.

Ne sommes-nous pas devant un phénomène comparable au « grand refus » déjà évoqué dans ce livre à propos de la Chine, de Singapour, du Japon, du Mexique... ?

*Dans le cas de l'islamisme contemporain - comme pour le Japon dans les années 1930 ou l'Iran au milieu des années 1970 -, la violence n'est pas le produit d'une « différence » culturelle impossible à résorber ou d'un obscurantisme quasi exotique. Au contraire, elle trahit un amenuisement rapide des différences, et l'évolution des pays musulmans vers une forme de modernité très proche de celle qu'incarne l'Occident honni. La proximité et non la distance est le moteur du « refus »... On n'est donc pas confronté à un particularisme culturel rétif – la perversité intrinsèque de l'islam – mais à une réaction de panique contre la rapidité du changement et l'influence grandissante de ce que les fondamentalistes iraniens appellent le mal d'Occident... Les intégrismes, même les plus violents, naissent moins d'un défaut originel de la Révélation que d'une réaction à l'occidentalisation. La violence identitaire, comme ce fut souvent le cas dans l'histoire, est imputable à la « ressemblance » et non à la différence. Elle résulte du rythme accéléré de cette évolution, qui déstabilise les sociétés musulmanes du monde arabe ou d'Asie. Raisonner ainsi change la perspective. Cela ne veut pas dire qu'on sous-estime la dangerosité de l'islamisme, ni la gravité des violences présentes ou annoncées. C'est tout le contraire. L'histoire nous enseigne que les périodes de transition s'accompagnent de troubles redoutables, d'effervescences idéologiques et de prurits « réactionnaires »... Tout porte à penser que, au-delà du raidissement meurtrier des islamistes, les sociétés musulmanes cheminent silencieusement vers un rendez-vous avec la **modernité métisse**, qu'on tente de décrire dans ce livre. Une fois encore, la rudesse des clapots réactifs nous fait oublier le mouvement profond de la houle, qui entraîne des peuples dans la direction opposée.*

oooooooooooooooooooo

Cela dit, une question demeure, qui est beaucoup plus large que celle de l'évolution de l'Islam, et qui touche à la planète entière : *dans notre course vers le multiple, le créole et le nomade, nous laissons en chemin une dimension de l'être qui, parfois, se rappelle à nous. Le rappel en question est tenace. Il nous ramène, penauds, à la question qui hante la modernité : celle de l'identité véritable, de la « maison » terrestre où les hommes rêvent d'installer leurs pénates. Qui sommes-nous au juste ? Dans quel pays, tribu, famille, communauté, généalogie, mémoire, paysages, s'inscrit véritablement notre vie ? Avons-nous encore un port d'attache, une niche où faire halte ? Avons-nous un enracinement particulier qui nous situe dans l'univers ?... La revendication demeure. Elle est têtue. Elle est plus charnelle que toutes les théories du monde. Elle est franchement physique comme peuvent l'être la faim et la soif... Le*

*nomadisme ? Oui bien sûr, mais nous avons besoin d'être de quelque part, d'habiter pour de bon le « pays du père », expression que nous traduisons par le mot « patrie. »*

Et cette question, tout à fait fondamentale nous ramène aux Lumières, et pousse l'auteur à exprimer une critique capitale :

*Les Lumières sont bel et bien passées à côté des trois « points névralgiques » où se joue le destin du 21<sup>e</sup> siècle : la croyance, l'appartenance, la violence. Or, les chapitres qui précèdent nous ont montré que ces trois thèmes étaient liés, au point de n'en former qu'un seul : celui de l'identité... Nous en sommes là aujourd'hui. L'identité en détresse réclame son dû... La blessure identitaire qui hante la modernité a quelque chose à voir en effet, avec une aspiration à la concrétude, à la chair. La mondialisation, l'espace-temps fracturé, la déchéance symbolique des « pays » et des territoires : tout cela conduit à la détresse de l'identité.*

*Enfin, la grande question est de savoir comment conjuguer le particulier et l'universel, deux impératifs qu'il faut additionner pour définir l'entière condition humaine. Elle nous invite à suivre un étroit chemin de crête entre deux précipices : d'un côté l'universalisme potentiellement désincarné, de l'autre une identité toujours tentée de se clore sur elle-même, griffes sorties.*

Dans ce « monde en commencement » dont parle l'auteur, l'Occident n'est plus le Centre, mais il devient ce qu'il appelle « une province du monde. »

*Provincialiser l'Europe, c'est l'inviter à reprendre sa place – mais seulement sa place – dans le concert des cultures et la modernité plurielle qui se fait jour... On convie les occidentaux à sortir de leur propre fondamentalisme, pour s'ouvrir à ce qui vient de l'ancienne périphérie. Il n'y a là rien de bien extraordinaire. L'acceptation du métissage culturel, comme caractéristique de la modernité naissante, ne devrait pas effrayer les habitants de l'hémisphère Nord : parmi les composants de cette nouvelle modernité l'apport occidental reste, et restera, prédominant.*

Le « décentrement » de l'Occident est une évidence qui s'impose maintenant à tout observateur. A celui-ci, il faut ajouter les interactions culturelles de plus en plus fortes qui s'exercent dans tous les sens, y compris du plus faible vers le plus fort. Celles-ci amènent à une sorte d'hybridation culturelle : *dans la vie quotidienne, l'hybridation culturelle est à ce point avancée qu'il devient difficile de déterminer ce qui est dû à telle culture ou à telle autre. Compris ainsi, le processus de métissage est l'un des plus puissants moteurs de l'histoire humaine, mais il se généralise et s'amplifie à la faveur de la mondialisation des échanges. Il ne concerne pas seulement les habitudes et les comportements quotidiens. Venues de l'hémisphère Sud ou de l'Extrême-Orient, des catégories mentales, des spiritualités ou de simples façons de vivre font l'objet elles-aussi d'une adoption tacite par les sociétés occidentales, qui les reformulent à leur façon. Les cultures s'entrelacent.*

Cela n'est pas sans risques non plus.

Aujourd'hui, l'affaiblissement du « Centre », l'essor de la périphérie et le métissage qui en résulte remettent en question la vision occidentale de la temporalité. *Dès qu'on tente de définir le cœur de la modernité européenne à prétention universalisante, on est conduit à s'interroger sur la philosophie de l'histoire. Or, la plupart des autres cultures, qu'elles soient chinoises, indiennes ou africaines, n'ont pas le même rapport au temps et n'adhèrent pas à la « religion du progrès ». Le métissage vient donc ébranler ce qui passait jusque-là pour une « certitude universelle ».*

*De même, le chaos-monde dans lequel nous sommes entrés est porteur d'injustices nouvelles, de dominations invisibles et de résignations fatales... Sous prétexte d'épargner le monde ou d'accueillir d'autres conceptions du temps, on ne peut accepter que l'histoire humaine s'immobilise et que la politique, au sens noble du terme, se réduise à une gestion à vue du quotidien. Aujourd'hui, la fatalité à laquelle nous serions contraints d'obéir n'est plus, comme pour les Grecs, celle du mouvement des astres,*

*du jeu des lois physiques de l'univers. Elle s'incarne dans les logiques carnassières de l'économie et de la finance. Face à elles, renoncer à changer le monde et dire adieu au progrès reviendrait à se soumettre. La capitulation laisserait la part belle aux plus rusés, aux plus puissants, aux plus cyniques. Le métissage, alors, deviendrait naufrage.*

Nous assistons à l'émergence, au commencement d'un monde, sans toujours percevoir l'étendue de la métamorphose qui s'opère sous nos yeux, sans toujours percevoir les enjeux de phénomènes qui peuvent paraître mineurs.

Que conclure ?

*L'interrogation ultime peut s'énoncer en peu de mots. Est-il concevable d'accepter un métissage résolu de la modernité, sans rompre pour autant avec une vision optimiste et volontariste de l'histoire humaine, même si cette dernière est d'essence occidentale ? Exprimée ainsi, la question me renvoie directement à celle de la démocratie. Par hypothèse, cette dernière participe d'une négociation jamais finie, d'une discussion prolongée, d'un compromis provisoire. Ce qu'elle tient pour « vrai » est une abstraction non pas close sur elle-même, mais ouverte, mouvante, révisable, fragmentaire. Elle tourne et tourne encore autour d'une vérité, non point déjà faite mais en train de se faire. Par-là même, la praxis démocratique nous autorise à refuser d'obéir aux fausses symétries et aux pensées binaires... En d'autres termes, l'alternative ne se réduit pas à « changer le monde » ou « l'épargner ». Au contraire, c'est dans l'intervalle entre l'une et l'autre option, entre ces deux totalisations abusives, que la négociation trouve son espace. La modernité et le métissage sont encore - et seront pour longtemps - des projets inachevés...*

*Au lieu d'imposer l'universalité d'une valeur ou d'un principe, comme en rêvent encore les occidentalistes militants, il s'agit de proposer à la délibération de tous, la vision qu'on se fait de l'univers. Cette négociation infinie et cette praxis obstinée se confondent avec le processus de métissage. La modernité métisse, qui coïncide avec le commencement d'un monde, n'est pas un point d'arrivée. C'est un chemin ouvert. Et une volonté.*

Recension faite par BERNARD JANICOT,  
directeur du CDES